# Albert Cossery et le soin du temps

**Pedro Eiras***
**Universidade do Porto, Instituto de Literatura Comparada**

**Résumé:** Une étude de l'œuvre d'Albert Cossery (Le Caire, 1913 – Paris, 2008), et plus particulièrement du roman *Les Couleurs de l'infamie* (1999), à la lumière des conceptions de l'auteur concernant le temps, l'oisiveté et le refus du travail. Cet article examine l'actualité de l'éthique de Cossery et de sa résistance à la société de la productivité.

**Mots-clés:** Albert Cossery, *Les Couleurs de l'infamie*, temps, oisiveté, refus du travail

**Resumo:** Leitura da obra de Albert Cossery (Cairo, 1913 – Paris, 2008), em especial do romance *Les Couleurs de l'infamie* (1999), a partir do pensamento do autor sobre o tempo, o lazer e a recusa do trabalho. Este artigo considera a relevância da ética de Cossery, na sua resistência à sociedade da produtividade, para os nossos dias.

**Palavras-chave:** Albert Cossery, *Les Couleurs de l'infamie*, tempo, lazer, recusa do trabalho

## 1. Le plaisir de ne pas accomplir un devoir

*Le monde pouvait crouler, le monde pouvait pourrir, ils ne bougeraient pas.*
Albert Cossery, *La Maison de la mort certaine*

Il existe une profonde cohérence entre la vie et l'œuvre d'Albert Cossery.

Né au Caire en 1913, au sein d'une famille francophone de petits propriétaires, Cossery commence à écrire très tôt, fasciné par la littérature française. En 1931, il publie un recueil de poèmes, *Les Morsures* ; à la fin des années 1930 il rejoint un groupe surréaliste égyptien, *Art et Liberté* ; en 1941 paraît son premier livre de fiction, le recueil de contes *Les Hommes oubliés de Dieu*, suivi du roman *La Maison de la mort certaine* en 1944. L'année suivante, il s'installe à Paris, d'abord à Montmartre, puis à Saint-Germain-des-Prés, où il loue une chambre à l'hôtel La Louisiane durant plusieurs décennies, jusqu'à sa mort en 2008, à l'âge de 94 ans. C'est dans la capitale française qu'il écrit et publie le reste de son œuvre, à un rythme très espacé : environ un livre par décennie. Le roman *Les Fainéants dans la vallée fertile* date de 1948, *Mendiants et orgueilleux* de 1955, *La Violence et la Dérision* de 1964, *Un complot de saltimbanques* de 1975, *Une ambition dans le désert* de 1984 ; il faut ensuite attendre une quinzaine d'années pour la publication du dernier livre, le bref roman *Les Couleurs de l'infamie*, en 1999. Un nouveau projet, intitulé *Une époque de fils de chien*, ne dépassera pas quelques pages, publiées après la mort de l'auteur.

Or, cette œuvre écrite lentement, patiemment, dans la volupté d'une paresse soigneusement défendue, coïncide avec la paresse déclarée des personnages eux-mêmes de Cossery. Le titre *Les Fainéants dans la vallée fertile* annonce bien le dénominateur commun des protagonistes : la volonté de ne pas travailler, de ne pas succomber aux impératifs de la productivité, le choix d'une vie consacrée au loisir, à la conversation, à la contemplation du spectacle du monde. Les héros de Cossery sont des mendiants et de petits voleurs du Caire, personnages peu intéressés par la gestion de carrières, l'accumulation de *curriculum vitae*, l'ascension de la pyramide sociale, mais profondément fiers de leur liberté. Ils vivent de petits boulots, profitent des hasards de la fortune, refusent de faire des projets à long terme, et surtout observent ce qui les entoure avec détachement et une ironie efficace.

En écrivant lentement, en refusant de constituer une œuvre en dizaines de volumes, en ignorant le commandement commercial du *publish or perish*, Cossery semble être un personnage de ses propres livres, ou la galerie de personnages semble imiter Cossery. Dans cette fusion entre l'œuvre et la vie, entre le contenu des romans et le mythe construit autour de l'écrivain, véritable modèle de résistance contre-culturelle, surgit l'occasion d'un débat sur les valeurs de notre contemporanéité.


Libreto #48 | II/2026: 9-18 - ISBN 978-989-36872-3-9 | https://doi.org/10.21747/978-989-36872-3-9/lib48a1

Voyons comment Cossery s'exprime dans un entretien accordé à Pierre-Pascal Rossi en 1991 :

> - Vous entendez chacun des philosophes parce qu'il a le temps de réfléchir, de penser, de voir le monde passer... En Occident, on court derrière l'argent, on achète des choses, et puis on meurt sans avoir vécu. Moi, (...) je pense que j'ai vécu ma vie minute par minute.
> - Et alors vous avez écrit - vous écrivez depuis très longtemps mais - vous n'avez écrit en tout et pour tout que sept [livres] -
> - Mais c'est beaucoup, je pense que c'est beaucoup. Vous savez, on n'a pas à dire en trente bouquins une idée. Vous savez, on dit toujours : un écrivain écrit toujours un même livre. Je parle d'un écrivain, pas d'un romancier. Vous savez, je peux arrêter un livre quand je veux, pour la bonne raison que je peux le reprendre dans un autre livre, dans le prochain.
> - Il y a justement un prochain qui est en cours mais il est en cours depuis quatre ans d'ailleurs.
> - Oui. Mais je ne suis pas pressé ! [*sourire*] (...)
> - Mais vous n'écrivez pas tous les jours bien sûr.
> - Ah, non, non... Il n'y a que les imbéciles qui écrivent chaque jour. Parce qu'ils sont contents de ce qu'ils écrivent. Moi, je ne suis jamais content de ce que j'écris. Mais jamais. Vous savez, c'est terrible d'être écrivain et d'être lucide parce qu'on se rend compte que c'est mauvais, et c'est toujours mauvais, puis on s'arrête parce qu'on ne peut pas faire plus. (cf. Rossi 1991 : 9'07"-10'47" ; je transcris)

Contre le commandement biblique « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain » (Genèse 3:19), Cossery et ses personnages préfèrent une vie de réflexion, de contemplation, hostile aux répétitions et attentive à l'unicité de chaque expérience. Pour cette raison, il ne vaut pas la peine de répéter une même idée au long de trente livres, seulement pour composer un massif de romans : il importe plutôt de préserver la surprise d'une écriture rare. Si l'intervieweur s'étonne de ce que Cossery n'ait écrit, à l'époque, que sept livres, l'auteur revendique, avec conviction : «mais c'est beaucoup ». D'ailleurs, moins par fierté que par un sentiment d'insatisfaction personnelle - une sévérité peut-être quelque peu perfectionniste -, dans la certitude qu'on n'atteint jamais la page parfaite. Et si cette forme d'auto-exigence ne conduit pas l'auteur à un rythme de travail vorace, elle implique au moins une patience irréprochable. Ne pas travailler, chez Cossery, se révèle finalement une leçon de rigoureux intensité.

## 2. Je préférerais ne pas : le refus du travail (une étude de cas)

> *- Comment es-tu tombé dans une telle misère ? D'après ton langage, tu sembles un homme instruit, je dirais même, hautement cultivé. Normalement, tu aurais dû occuper un rang élevé dans la hiérarchie*

> *sociale. Cependant tu vis en mendiant. Il y a là un mystère que je voudrais comprendre.*
> *- Il n'y a là aucun mystère. Je vis en mendiant parce que je le désire.*
> Albert Cossery, *Mendiants et orgueilleux*

Examinons à présent un exemple concret dans l'œuvre d'Albert Cossery, dans le roman *Les Couleurs de l'infamie*, publié en 1999. En voici les premières lignes :

> La multitude humaine qui déambulait au rythme nonchalant d'une flânerie estivale sur les trottoirs défoncés de la cité millénaire d'Al Qahira, semblait s'accommoder avec sérénité, et même un certain cynisme, de la dégradation incessante et irréversible de l'environnement. On eût dit que tous ces promeneurs stoïques sous l'avalanche incandescente d'un soleil en fusion entretenaient dans leur errance infatigable une bienveillante complicité avec l'ennemi invisible qui sapait les fondements et les structures d'une capitale jadis resplendissante. Imperméable au drame et à la désolation, cette foule charriait une variété étonnante de personnages pacifiés par leur désœuvrement ; ouvriers en chômage, artisans sans clientèle, intellectuels désabusés sur la gloire, fonctionnaires administratifs chassés de leurs bureaux par manque de chaises, diplômés d'université ployant sous le poids de leur science stérile, enfin les éternels ricaneurs, philosophes amoureux de l'ombre et de leur quiétude, qui considéraient que cette détérioration spectaculaire de leur ville avait été spécialement conçue pour aiguiser leur sens critique. (2005 : 533)

Il importe de souligner le caractère philosophique de cette multitude anonyme et improductive : non seulement il y a des « philosophes » explicitement nommés, « amoureux de l'ombre » et dotés d'un « sens critique » aiguisé, mais aussi des « promeneurs stoïques » et une foule animée de « sérénité, et même un certain cynisme », mot que je lis comme une référence à l'école de Diogène. Ainsi, le « rythme nonchalant d'une flânerie estivale », avec son absence calculée de hâte et de productivité, est présenté comme un geste philosophique, en dialogue immédiat avec la philosophie grecque antique. À ce propos, on peut rappeler une considération de Paul Lafargue dans le célèbre texte Le Droit à la paresse de 1880 : « Les Grecs de la grande époque n'avaient (...) que du mépris pour le travail (...) : l'homme libre ne connaissait que les exercices corporels et les jeux de l'intelligence. (...) Les philosophes de l'Antiquité enseignaient le mépris du travail, cette dégradation de l'homme libre ; les poètes chantaient la paresse, ce présent des Dieux » (s/d : s/p). En somme, les héros de Cossery, dans une « errance infatigable » mais « pacifiés par leur désœuvrement », pourraient incarner l'esprit grec de l'Antiquité.

Mais si les Grecs jouissaient de l'apogée d'une civilisation, les promeneurs de Cossery contemplent des ruines ; et, au lieu de chercher à restaurer une splendeur


Libreto #48 | II/2026: 9-18 - ISBN 978-989-36872-3-9 | https://doi.org/10.21747/978-989-36872-3-9/lib48a1

passée, ils profitent de ces ruines à des fins exclusivement philosophiques. D'où « une bienveillante complicité avec l'ennemi invisible qui sapait les fondements et les structures d'une capitale jadis resplendissante », et la considération de la « détérioration spectaculaire de leur ville » comme exercice philosophique. En ce sens, il serait excessif de voir ici une vision du monde nihiliste ; au contraire, ces promenades au milieu du chaos et des ruines rendent possible un épicurisme ironique.

Je cite encore *Les Couleurs de l'infamie* :

> Ce qui réjouissait le plus Ossama, c'était de contempler le chaos. Accoudé à la rampe du chemin aérien qui encerclait de ses piliers métalliques la place Tahrir, il ruminait des idées hardiment contraires aux discours propagés par des penseurs accrédités, lesquels certifiaient que la pérennité d'un pays était subordonnée à l'ordre. Le spectacle qu'il avait sous les yeux condamnait sans rémission cette affirmation imbécile. (...) le monde pouvait continuer indéfiniment à vivre dans le désordre et l'anarchie. (2005 : 534-535)

Ossama, un petit voleur «passablement futile, plus préoccupé par le côté plaisant et incertain de l'aventure que par son apport financier » (2005 : 540), c'est-à-dire un esthète du vol, se réjouit en contemplant le chaos du Caire. Mais non sans évoquer les «penseurs accrédités », pour lesquels «la pérennité d'un pays était subordonnée à l'ordre » ; et cette contestation des paladins de la civilisation introduit dans le plaisir d'Ossama une forme de négativité : le plaisir de défendre le désordre consiste aussi à nier les défenseurs de l'ordre. Autrement dit, l'œuvre de Cossery n'est jamais seulement un éloge de la paresse ou des bas-fonds égyptiens ; elle est aussi un combat *contre* certains discours, et encore le plaisir de ce combat : *agon* et *polemos*, débat énergique, lutte engagée.

Cela dit, Ossama sait parfaitement quel combat il veut mener, et quels combats il se dispense de mener : «l'ambition d'Ossama n'était point d'avoir un compte en banque (acte déshonorant par excellence) mais seulement de survivre dans une société régie par des forbans sans attendre une révolution hypothétique et sans cesse remise au lendemain » (2005 : 537). Voler, mais jamais s'enrichir ; survivre au jour le jour, sans jamais parier sur une révolution future. Dans la postface de l'édition anglaise de *Les Fainéants dans la vallée fertile*, Anna della Subin commente ce passage : «The future is full of revolution; the revolution is forever in the future. The two possibilities cancel each other out, and what are we left with? Cossery's philosophy of idleness emerges as a *via negativa*, a political mysticism of its own. All that's left is to dive into the annihilating sweetness » (2013 : 188). *Annihilating sweetness*, écrit Anna della Subin ; mais il ne s'agit pas de nihilisme : au contraire, il existe peut-être chez Albert Cossery un *political mysticism of its own.* Mais lequel ?

Dans le célèbre récit d'Herman Melville, le scribe Bartleby cesse de copier les documents dans le bureau de Wall Street. Interpellé par son patron, il n'obéit ni ne désobéit ; il affirme seulement qu'il préférerait ne pas copier les documents. *I would prefer not to*, dit le plus doux des employés (Melville, s/d : s/p), cessant de travailler, manifestant la puissance de l'impuissance, selon le commentaire de Giorgio Agamben (2007). Peut-être le mysticisme politique des personnages de Cossery est-il proche de celui de Bartleby : peut-être ces voleurs, ces mendiants, ces fainéants, en somme, préfèrent-ils eux aussi ne pas travailler, ayant un autre usage à donner à leur temps.

### 3. Le soin du temps : Cossery, un prophète pour notre époque ?

> *- C'est bien simple, reprit Medhat. (…) j'ose affirmer que seuls des gens ayant des loisirs peuvent accéder à une forme de pensée vraiment civilisée.*
> *- Mais comment faire alors ? s'enquit Chawki. L'humanité ne peut rester oisive ; il faut que les gens travaillent.*
> *- Tant pis pour eux, conclut Medhat. C'est leur affaire.*
>
> Albert Cossery, *Un complot de saltimbanques*

Il existe de nombreuses raisons de relire Albert Cossery aujourd'hui, de le considérer comme un auteur de notre temps, pour notre temps. Par exemple : l'humour corrosif ; le modèle contre-culturel ; l'attention portée aux bas-fonds du Caire, si souvent oubliés. Mais je voudrais défendre ici que Cossery est particulièrement intéressant par la manière dont il problématise l'usage du temps. Dans une contemporanéité dominée par l'impératif de production et de rentabilité, où *time is money*, Cossery propose un modèle d'action et d'éthique qui permet une forme dense de résistance.

J'ai déjà évoqué le célèbre *Le Droit à la paresse* de Paul Lafargue. Je ne résiste pas à en citer un autre passage :

> pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre penseuse ; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame les *Droits de la paresse*, mille et mille fois plus nobles et plus sacrés que les phtisiques *Droits de l'homme*, concoctés par les avocats métaphysiciens de la révolution bourgeoise ; qu'il se contraigne à ne travailler que trois heures par jour, à fainéanter et bombancer le reste de la journée et de la nuit. (s/d : s/p)

À proprement parler, Cossery ne cherche pas à proposer une solution politique au prolétariat, à la manière d'un manifeste, comme le fait Lafargue ; et travailler trois heures par jour est manifestement excessif pour l'auteur de *Les Couleurs de*


Libreto #48 | II/2026: 9-18 - ISBN 978-989-36872-3-9 | https://doi.org/10.21747/978-989-36872-3-9/lib48a1

*l'infamie*. Cependant, on retrouve chez Cossery l'écho du combat contre les préjugés bourgeois, l'éloge des « Droits de la paresse », le projet de « fainéanter » une grande partie du temps. Une fois ce projet réalisé, la solution politique se présente *per se*, sans qu'il soit nécessaire d'adopter une forme de militantisme, d'organisation, de protestation. L'œuvre de Cossery, en somme, met à l'épreuve de manière très pratique les principes de Lafargue, davantage par une douce rébellion individuelle que par un militantisme collectif organisé.

S'il est possible d'établir un dialogue avec Lafargue en amont, Cossery dialogue en aval avec le présent, notamment avec l'idée contemporaine de décroissance. Je cite maintenant l'économiste et philosophe Serge Latouche, dans un ouvrage significativement intitulé *Travailler moins, travailler autrement, ou ne pas travailler du tout*, publié en 2021 :

> Si un Martien débarquait sur Terre et voyait comment on vit, il nous traiterait de cinglés, à juste titre, et serait stupéfait de la stupidité avec laquelle les humains s'organisent : d'une part, en effet, il y a des millions et des millions de chômeurs, et d'autre part, des millions d'hommes et de femmes qui travaillent comme des fous, jusqu'à 15 heures par jour. Le bon sens commanderait de travailler moins pour travailler tous. Aujourd'hui, comme on l'a vu, plus on travaille et moins l'on gagne, parce que l'on est piégé dans une concurrence impitoyable. En travaillant moins, on pourrait gagner plus, travailler tous et surtout vivre mieux. (2021 : 37)

Là encore, il faut souligner les différences entre le modèle de Cossery et la dénonciation de Latouche. Pour l'économiste, il s'agit de dénoncer un monde qui s'achemine vers l'épuisement de ses ressources, sous l'effet d'une économie extractiviste débridée ; de dénoncer un monde en effondrement écologique, une civilisation qui divinise sans critique le travail et la productivité (souvent d'objets superflus), une culture qui exige un labeur incessant, menant les travailleurs à l'épuisement, et l'absurdité d'un système où certains sont surchargés tandis que d'autres sont au chômage.

Cossery pourrait souscrire à plusieurs de ces critiques. Mais là où l'économiste français propose des solutions – notamment une politique de décroissance, répartissant le travail de manière plus rationnelle, suggérant une réduction du temps de travail, éliminant la production superflue, privilégiant la production locale –, Cossery passe immédiatement à la pratique d'une extrême paresse. Là où Latouche propose : « En travaillant moins, on pourrait gagner plus, travailler tous et surtout vivre mieux », Cossery pourrait répondre simplement : – Mais pourquoi travailler moins plutôt que ne pas travailler du tout ? Pourquoi gagner davantage, lorsqu'on peut vivre avec moins ? Pourquoi faudrait-il que nous travaillions tous, si certains ne veulent justement pas travailler ? Et enfin : pourquoi faire dépendre ce « vivre mieux »

d'un travail raisonnable, lorsqu'on peut vivre encore mieux sans aucun travail ?

Le modèle de Cossery entre donc en collision avec la théorie de la décroissance. À vrai dire, dans le titre de Serge Latouche – *Travailler moins, travailler autrement, ou ne pas travailler du tout* – seule la dernière solution pourrait intéresser l'auteur de *Les Fainéants dans la vallée fertile.* Il n'en reste pas moins que Cossery est un auteur à lire et à relire en période d'excès de productivité, de *stress*, d'épuisement, d'effondrement écologique, et de décroissance ; ses romans, publiés depuis les années 1940, peuvent inspirer des solutions efficaces de décroissance dans les années 2020 du XXIe siècle. Si nous vivons dans un monde obsédé par la productivité, les livres de Cossery défendent le loisir improductif ; si nous vivons dans un monde maladivement accéléré, ces romans pensent une saine lenteur. Voilà une raison de relire Cossery aujourd'hui : son œuvre permet de réinventer un soin du temps (le temps de la vie, le temps du quotidien, le temps de l'expérience) ; et ce n'est pas une mince contribution à une *ethics of care.*

Pour conclure, revenons une dernière fois à *Les Couleurs de l'infamie* :

> - Je vais m'en aller maintenant, dit Nahed. J'ai abusé de ton temps précieux.
> - Ne te tourmente pas pour ça. Je ne suis pas de ceux qui se livrent à des travaux souvent inutiles, en croyant remplir leur part d'un rite obligatoire. Le seul temps précieux, ma chère Nahed, est celui que l'homme consacre à la réflexion. C'est une de ces vérités indécentes qu'abominent les marchands d'esclaves. (2005 : 583)

En conjuguant Paul Lafargue et Serge Latouche, je crois que cette citation ouvre la voie à un excellent usage de la paresse, à une excellente politique de décroissance, à une utopie réalisée dans une sagace expérience du temps. Autrement dit, ce que Cossery expérimente dans son écriture n'est pas, comme le rappelle l'écrivain et journaliste Albert Farhi, « des romans réalistes et baroques, du folklore égyptien », mais bien « une fiction de l'humanité à venir » (cf. Leys, 2005 : 29'57"-30'02"). Utopie d'une humanité à venir – ou déjà en train d'advenir, chaque fois que quelqu'un cesse de travailler et commence à regarder autour de soi.


Libreto #48 | II/2026: 9-18 - ISBN 978-989-36872-3-9 | https://doi.org/10.21747/978-989-36872-3-9/lib48a1

## Notes

[*] Pedro Eiras est Professeur Titulaire de Littérature Portugaise à la Faculté de Lettres de l'Université de Porto et chercheur à l'Institut de Littérature Comparée Margarida Losa, où il coordonne l'équipe de recherche Intermédialités. Depuis 2005, il a publié de nombreux livres d'essais portant sur la littérature portugaise des XXème et XXIème siècles, les études interartistiques et des questions éthiques. Parmi ses œuvres les plus recentes: *Constelações: Ensaios comparatistas* (4 volumes : 2013, 2016, 2021, 2025), *O Conhecimento das Trevas* (2024), *A Linguagem dos Artesãos* (2022) et *Língua Bífida* (2021). Il a remporté le prix d'essai du PEN Club Portugais pour *Esquecer Fausto* (2005). Il mène actuellement des recherches sur la représentation et l'imaginaire de la fin du monde.

[I] Cet article a été développé dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la Science et la Technologie (UID/00500/2025 | DOI: https://doi.org/10.54499/UID/00500/2025).

Je remercie chaleureusement José Domingues de Almeida pour la relecture attentive de la version française de ce texte.

## Bibliographie

Carducci, Agamben, Giorgio (2007), *Bartleby. Escrita da potência*, trad. Manuel Rodrigues e Pedro A.H. Paixão, Lisbonne, Assírio & Alvim [1993].

Cossery, Albert (1994), *La Maison de la mort certaine*, Paris, Éditions Joëlle Losfeld [1944].

-- (1993a), *Mendiants et orgueilleux*, Paris, Éditions Joëlle Losfeld [1955].

-- (1993b), *Un complot de saltimbanques*, Paris, Éditions Joëlle Losfeld [1975].

-- (2005), *Les Couleurs de l'infamie*, in *Œuvres Complètes II*, Paris, Éditions Joëlle Losfeld [1999].

*Genèse* (s/d), www.sefarim.fr/?Library=Pentateuque&Book=Genèse&Chapter=1&Verse=1 (13.07.2026).

Lafargue, Paul (s/d), *Le Droit à la paresse*, www.marxists.org/francais/lafargue/works/1880/00/lafargue_18800000.htm (13.07.2026) [1880].

Latouche, Serge (2021), *Travailler moins, travailler autrement, ou ne pas travailler du tout. Labeur et décroissance*, Paris, Payot et Rivages.

Leys, Sophie, réal. (2005), *Une vie dans la journée d'Albert Cossery*, 35 minutes, https://vimeo.com/82273477 (21.11.2025).

Melville, Herman (s/d), *Bartleby, the Scrivener*, https://gutenberg.org/cache/epub/11231/pg11231-images.html (13.07.2026) [1853].

Rossi, Pierre-Pascal (1991), entretien avec Albert Cossery, www.youtube.com/watch?v=ip74Zse1Crg (23.11.2025).

Subin, Anna della (2013), « Afterword: God is with the lazy », https://themillions.com/2013/11/god-is-with-the-lazy.html (16.11.2025).

 Libreto #48 | 11/2026: 9-18 - ISBN 978-989-36872-3-9 | https://doi.org/10.21747/978-989-36872-3-9/lib48a1